Philologie italique et latine

Conférences de l'année 2011-2012

Dominique Briquel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1467>

DOI : 10.4000/ashp.1467

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 67-72

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Dominique Briquel, « Philologie italique et latine », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 144 | 2013, mis en ligne le 22 octobre 2014, consulté le 05 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1467> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1467>

PHILOLOGIE ITALIQUE ET LATINE

Directeur d'études : M. Dominique BRIQUEL,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2011-2012 : I. *Étude d'historiens latins : suite de la préparation de l'édition de Tite-Live X.* — II. *Étude d'inscriptions étrusques : préparation du catalogue des inscriptions étrusques du musée du Louvre.*

Les premières inscriptions étrusques à être entrées au Louvre furent acquises à l'occasion la vente de la première collection du chevalier Antoine-Edme Durand, en 1825 : les pièces achetées comportaient trois urnes cinéraires inscrites (ED 1926, 1928, 1929), un askos de céramique portant une marque imprimée sur l'anse (H 454), sans compter une statuette et un miroir inscrits qui sont des faux (ED 4387, Br 1747). La collection s'enrichit deux années plus tard par l'arrivée de cinq urnes d'albâtre de Volterra, dont quatre portent des inscriptions (MA 2352, 2454, 2456, 2457), que le musée s'était procurées, pour la somme de cent francs-or, auprès de l'érudit florentin Giuseppe Micali. Puis vinrent les achats en 1840 d'un miroir inscrit de la collection Beugnot (Br 1722), en 1851 d'une urne cinéraire à l'inscription peinte remarquablement conservée (S 795 bis) faisant partie d'un lot de cinq pièces étrusques acquis d'un certain Durand, en 1858 de deux miroirs avec inscription lors de la vente Marguier.

Jusque-là cette collection, avec ses 14 documents, restait modeste, mais la situation devait radicalement changer avec l'arrivée en France de la collection Campana, dont les plus de 15 000 pièces acquises par la France en 1861 allaient en faire sans conteste le pays qui, après l'Italie, possède le plus d'objets provenant d'Étrurie. On constate qu'en matière d'épigraphie étrusque comme pour bien d'autres domaines, l'acquisition des pièces de la collection Campana fit faire un saut quantitatif et qualitatif aux collections du Louvre et qu'aujourd'hui encore, leur richesse repose en grande partie sur l'achat décidé par Napoléon III. À l'heure actuelle, sur les 98 inscriptions étrusques qui font partie du fonds du Louvre 69 – c'est-à-dire plus des deux tiers – sont issues de la collection Campana.

Le Louvre se trouva ainsi posséder en 1863 un total de 83 documents étrusques inscrits (total dans lequel nous avons inclus quatre faux, puisqu'au deux issus de la collection Durand s'étaient ajoutés une fausse plaque de plomb avec inscription étrusque, Br 2332, et un miroir également faux, Br 1727, que le marquis avait achetés). Par la suite, le fonds ne s'accrut que par des achats sporadiques, qui ne portèrent jamais sur des séries importantes mais firent entrer 12 nouveaux documents jusqu'à la première guerre mondiale. En 1864 deux pièces, une lance avec inscription funéraire (Br 4080) et un miroir avec l'indication du nom des personnages représentés (Br 1725), puis encore en 1866 un petit vase inscrit de Chiuse (C 620) furent acquis auprès de l'antiquaire Alessandro Castellani. La politique d'achats ponctuels se poursuivit sous la Troisième République. Comme pièces portant des inscriptions étrusques entrées dans cette période, on relève en 1876 une amphore attique attribuable à Euphronios issue

de la collection Piot (G 107), en 1879 une pyxide de Caeré (D 151), acquise auprès de l'archéologue François Lenormant mais dont l'inscription est vraisemblablement fausse, en 1881 une louche de bronze provenant de la vente de Bammerville (Br 3068), en 1885 un beau vase plastique en forme de tête féminine qui avait fait partie de la collection Gréau, en 1895 trois vases campaniens de la collection Bizemont-de Witte (C 603, 604, 605), en 1900 un miroir de la collection Hakkim-Bey (Br 1726, dont la gravure avait pourtant été dénoncée comme fausse depuis déjà une trentaine d'années), en 1903 une *cenochœ* de bucchero provenant des fouilles de l'archéologue Gustave Paille en territoire falisque (CA 1577).

L'entrée de cette pièce dans les collections du Louvre marque pour ainsi dire l'achèvement de la constitution du fonds épigraphique étrusque. Mais elle témoigne aussi d'une évolution dans la perception de ce qu'est une pièce de musée. S'agissant de ce vase CA 1577, on n'a pas affaire à un objet de qualité artistique exceptionnelle, ni rare, puisque le Louvre, par la collection Campana, possédait déjà de nombreuses *cenochœs* de bucchero comparables. Mais celle-ci avait été découverte dans des circonstances précises, dûment signalées – et le Louvre avait acquis en même temps toute la documentation sur les fouilles que Paille avait menées et au cours desquelles cet objet avait été trouvé. On assiste en quelque sorte à l'émergence de la conception de la pièce de musée comme objet archéologique et scientifique, aux antipodes de la vieille conception comme réunion de beaux objets dont on ne se souciait guère du contexte de découverte.

On comprend dès lors que, depuis, le fonds soit resté à peu près le même, ne passant guère en un siècle que de 95 à 98 documents. On ne peut signaler que le dépôt, en 1960, de deux urnes en terre cuite de Chiusi avec inscriptions (CA 3735, 3736, auxquelles s'ajoutait une autre du même type non inscrite et une façade d'urne de Volterra) du musée Guimet de Paris : elles étaient isolées dans un ensemble consacré en priorité à l'Extrême-Orient, centre des intérêts du Lyonnais Émile Guimet (1836-1918) qui avait fondé ce musée, et il paraissait logique de les regrouper avec les pièces comparables du Louvre. En fait, depuis 1903, le musée a procédé à un seul achat d'objet étrusque inscrit : l'acquisition en 2003, sur le marché antiquaire parisien, d'un miroir (Br 5159). Mais cela s'explique par l'intérêt particulier de cette pièce pour les collections du Louvre. Le musée possédait déjà un miroir offrant la même représentation – le retour de Méléagre après la chasse au sanglier de Calydon –, avec un dessin à peu près identique, mais sur lequel le nom des personnages n'était pas indiqué. L'entrée au Louvre de cette nouvelle pièce non seulement compléta heureusement le fonds en ajoutant au miroir non inscrit celui menu d'inscriptions, mais permit de mettre fin à une controverse entre spécialistes sur l'identité des personnages, puisque jusque-là, en l'absence de didascalies, il avait été impossible d'arriver à des conclusions définitives. L'intérêt artistique indéniable de cet achat se doublait ainsi d'un intérêt scientifique non négligeable.

Malheureusement cette richesse épigraphique est jusqu'à présent restée mal exploitée. Elle n'a jamais donné lieu à une publication d'ensemble et on constate que bien des inscriptions, acquises depuis longtemps, ont attendu des décennies avant d'être publiées. Ainsi, pour prendre le cas des plus anciens documents entrés au Louvre, ceux issus de la collection Durand achetés en 1825, les trois urnes ED

1926, 1928, 1929 n'ont été signalées qu'en 2002 dans le catalogue *Les urnes cinéraires étrusques de l'époque hellénistique* (M.-F. Brigueat, D. Briquel 2002), l'askos H 454, par J. Beazley dans *Etruscan Vase Painting* en 1947, le faux qu'est le miroir Br 1747 ayant été pour sa part publié dans le *Corpus Speculorum Etruscorum* par D. Rebuffat-Emmanuel en 1997 et la statuette ED 4387, portant une autre inscription fausse, étant resté jusqu'ici inédite. En outre, bien des inscriptions publiées dans la littérature scientifique l'avaient été avec des lectures erronées, qui parfois ne furent rectifiées que longtemps après, quand bien même il s'agissait de documents importants. Ainsi ce n'est qu'en 1971 (art. *MEFRA*) que J. Heurgon posa les bases d'une lecture exacte du texte qui se lit sur la fibule d'or de Castelluccio di Pienza (Bij 816), dont la première publication date de 1846 et qui avait jusque-là donné lieu à des multiples études, dont aucune n'avait permis d'y dégager un élément aussi important que la présence d'un nom se référant à l'ethnique du peuple étrusque. Et le fait que l'inscription du vase d'impasto C 53, déjà présentée dans les *Cataloghi Campana* de 1857, livre, pour la seule fois dans l'ensemble de l'épigraphie étrusque, un nom qui correspond à celui attribué par la tradition à l'adversaire d'Énée, l'impie roi de Caeré Mézence, n'est apparu qu'en 1989 (F. Gaultier, D. Briquel, *CRAI* de 1989).

En fait l'ouvrage qui a porté à la connaissance des étruscologues le plus grand nombre des documents épigraphiques du Louvre est le catalogue de la collection Campana, paru en 1857, lorsque la collection se trouvait encore à Rome. La grande majorité des inscriptions du Louvre étant issue de cette collection, il n'est pas étonnant qu'on y trouve la mention de 33 d'entre elles (S 3880, S 3882, Cp 3730, 3755, 3786, 3495, 4265, 4208, 4212, 4223, 4241, 4304, MA 2351, 2358, 2350, 3604, C 54, D 168-173, F 126, 134, 163, 277, 397, G 188 bis, 272, 415, 431, 535). Mais ces *Cataloghi Campana* présentent de graves défauts. Les lectures ne sont pas toujours exactes, loin s'en faut (au point que parfois des savants qui examinèrent des inscriptions du Louvre ne reconnurent pas qu'il s'agissait de documents qui avaient été signalés dans ce catalogue). Et la mention de la présence d'une inscription ne fut pas notée systématiquement. Ainsi, de celles portées sur les deux vases à parfum jumeaux D 134, 135, seule la première y était évoquée, non la seconde et, des inscriptions gravées sur des urnes en pierre de Chiusi, Cp 2351 et 2358 étaient signalés, mais Cp 2352 omis. Rien n'était indiqué pour les objets métalliques, vases et *instrumentum* en bronze, armes (à l'exception d'une inscription *śuθina* portée sur un casque en bronze argenté qui se trouve aujourd'hui au musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg) et miroirs. Il est significatif qu'un autre ouvrage consacré à la collection Campana lorsqu'elle était encore en possession du marquis, le *Report on the Campana Collection*, de Charly Thomas Newton et Samuel Birch, paru à Londres en 1856 lorsque la Grande-Bretagne était intéressée par l'achat des pièces réunies par le marquis, ouvrage dans lequel les objets métalliques étaient spécialement bien présentés, évoquât quatre inscriptions *śuθina* sur des objets en métal qui ne furent pas signalées dans les *Cataloghi Campana* (Br 1931, 2738, 3085, 3174). Et quand Conestabile eut l'occasion de voir à Paris en 1862 les objets de la collection que la France venait d'acheter et qui étaient alors exposés au musée Napoléon III, dans le Palais de l'Industrie, situé sur les Champs Élysées, il examina des inscriptions qui n'avaient pas été mentionnées dans les *Cataloghi Campana* et le *Second spicilegium* qu'il publia en 1863 les fit connaître au monde savant.

L'étude de Conestabile faisait état de 15 inscriptions qui se trouvent aujourd'hui au Louvre (Cp 3730, 4212, 4223, 4265, 4308, MA 2359, 2360, C 156, D 170, 172, 173 et la fausse inscription sur plomb Br 2332), parmi lesquelles cinq (les urnes Cp 4308 et MA 2352, les deux cippes de Caeré Ma 2359, 2380, le graffiti vasculaire C 156) n'avaient pas jusque-là été signalées. Il en alla de même lorsque Fabretti vint à son tour à Paris en 1872 et put voir les pièces de la collection Campana qui avaient été entre temps transférées au Louvre. La visite qu'il effectua en août 1872 et dont il consigna les résultats dans le *Secondo Supplemento* au *CII*, publié en 1874, lui permit d'examiner cinq inscriptions (les quatre sur les urnes S 2886, 3882, Cp 3755, MA 2357 et celle sur l'amphore cinéraire de Caeré D 170), dont seule celle de l'urne d'albâtre de Volterra M 2357, entrée au Louvre en 1827 lors de l'achat à Micali, n'avait pas appartenu à la collection Campana. Mais il ne fit connaître qu'une inscription nouvelle, celle de l'urne de Chiusi S 2886 qui n'avait été évoquée ni dans les *Cataloghi Campana* ni par Conestabile.

En fait, ce qui s'est passé avec la visite de Conestabile en 1862 et celle de Fabretti en 1872 est caractéristique de la situation qui fut celle de la collection épigraphique du Louvre dans la littérature scientifique. Elle ne fit jamais l'objet d'une étude organisée et la publication de ses pièces se fit un peu au hasard. Ainsi, le résultat des autopsies des deux savants italiens fut très partiel et leur bilan scientifique fut mitigé. Conestabile donna en effet une lecture inexacte pour l'urne Cp 3730, et Fabretti pour les urnes S 3882 et 3886. En outre ces autopsies se traduisirent par l'introduction de doublets dans la littérature épigraphique ultérieure, avec, pour Conestabile, *CIE* 2768 par rapport à *CIE* 2770 (pour le sarcophage MA 2350) pour Fabretti, *CIE* 3126 par rapport à *CIE* 3205 (pour l'urne Cp 3755) : les deux savants crurent avoir affaire à des documents nouveaux, alors qu'ils avaient été déjà publiés auparavant, mais avec des lectures différentes qui avaient empêché de les reconnaître.

Ce furent là des travaux partiels. Mais lorsque des grandes entreprises de publication proprement épigraphiques furent lancées, le fonds du Louvre ne fut pas pris en considération comme il aurait dû l'être. Ce fut le cas pour le *Corpus Etruscarum Etruscarum*, dont l'initiative revint à Carl Pauli, bientôt secondé par Olof August Danielsson. Le volume I, qui était consacré aux inscriptions du Nord de l'Étrurie (hors *instrumentum*), dont les collections du Louvre comportent de nombreux exemples, fut publié en 1902, l'année qui suivit la mort de Pauli. Or une bonne part des inscriptions étrusques du Louvre est portée sur des urnes et sarcophages provenant de Volterra et de Chiusi qui avaient leur place dans ce volume. Mais, alors que les éditeurs du *CIE* avaient appliqué le sain principe de la nécessité du contrôle direct des documents à ceux conservés en Italie, qu'ils avaient été dans la mesure d'étudier sur place, ils ne le firent pas pour les inscriptions du Louvre.

Ils firent sans doute appel à M. Bréal, afin qu'il leur fournît des estampages des documents du Louvre. Mais le résultat ne fut pas à la hauteur de ce qu'on aurait pu espérer. Bréal envoya effectivement à Pauli, en 1888, des estampages. Mais l'enquête fut loin d'être exhaustive : elle ne porta que sur les inscriptions portées par les belles urnes en pierre ou en albâtre, pour lesquelles le savant français fit un relevé à peu près complet (il ne semble cependant pas avoir fourni de documentation sur les MA 2351 et 2352). Inversement, aucun renseignement ne semble avoir été demandé ni fourni

sur les modestes urnes de terre cuite produite en série, pour lesquelles le *CIE* ne fait état d'aucun relevé de la part de Bréal (alors que des 26 documents inscrits relevant de cette catégorie qu'elles comprennent aujourd'hui, les collections du musée en comptaient déjà alors 24, les seuls CA 3735 et 3736, venus comme dépôt du musée Guimet en 1960, n'étant pas encore au Louvre). Pour ces inscriptions, le *CIE* ne fit que reprendre la littérature antérieure. Même pour les deux sarcophages MA 2350 et 3604 Bréal ne donna d'indications que pour le second, et non pour le premier alors qu'il avait été décrit par Conestabile dans son *Second spicilegium*. Il ne se mit pas non plus en quête de l'inscription *CIE* 1855, considérée par Pauli comme une inscription sur pierre de Chiusi, ce qui aurait évité d'attribuer à cette cité du Nord ce cippe funéraire cérite (MA 2359). Et cette enquête se fit sans tenir compte des données concernant le support du texte, ni même engager une confrontation sérieuse avec les publications antérieures, comme celles des *Cataloghi Campana*, ce qui se traduit par les doublets que nous avons signalés pour Cp 3755 et MA 2350.

Les volumes du *CIE* publiés par la suite ne furent pas non plus totalement satisfaisants pour ce qui est des pièces conservées au Louvre. En 1970 parut le volume *CIE* II, 1, 4, dû à M. Cristofani, consacré aux inscriptions (hors *instrumentum*) de Caeré. Rentrent dans cette catégorie, parmi les objets des collections du Louvre, les deux cippes MA 2359-2360. Or le premier, qui avait donc été présenté par erreur comme un document de Chiusi dans le volume I du *CIE* (sous le n° 1855), n'apparaît pas dans le volume de 1970. Le second y est traité (sous le n° 6326), mais uniquement à partir de la notice de Fabretti dans le *CII* (et même sans report à la publication initiale de Conestabile de 1863), qui offrait une lecture contestable. Il est dommage que la préparation de ce volume n'ait pas donné lieu à un examen de ces deux cippes étrusques comme cela fut le cas pour les cippes avec inscription latine qui se trouvent au Louvre et dont la publication dans ce volume, fondée sur l'autopsie des documents, est irréprochable. Des insuffisances se notent également en ce qui concerne les inscriptions campaniennes, présentées dans le volume II, 2 du *CIE*, dû au même savant italien, qui sortit en 1996. Le Louvre possède quatre des inscriptions qui y sont répertoriées, sous les n°s 8681 et 8684-8686 (CA 603-805, Cp 1459) : mais toutes quatre furent présentées seulement à partir des publications anciennes qui en avaient été faites, respectivement en 1854 et en 1865. Leur présence au Louvre resta ignorée et même, dans le cas de *CIE* 8681, il ne fut pas tenu compte du fait que ce vase avait appartenu à la collection Campana, ce qui aurait pu orienter vers le Louvre.

Un autre essai qui ne fut pas très heureux fut la publication de l'article de M. Lejeune « Note sur les vases de terre cuite avec inscriptions étrusques du Musée du Louvre », paru dans les *Studi Etruschi* de 1958. Outre que l'auteur y témoignait un scepticisme tout à fait excessif quant à l'authenticité des documents qu'il présentait (presque tous étaient présentés comme des faux, ou au moins d'authenticité douteuse), cet article ne prenait en considération que 11 vases inscrits, alors que la collection en comprend 26 autres qui ne furent pas étudiés dans cet article. Aucun des huit vases grecs qui portent la mention *śuθina* n'y figure, les vases d'impasto inscrits C 53, 54, pourtant signalés dans les catalogues des vases du Louvre réalisé par E. Pottier en 1897 et 1899, sont absents, seize autres inscriptions sur des vases grecs ou étrusques (CA 603-605, 1577, Cp 1459, 3495, Cp Fr 77, F 397, C 156, 620, F 126, 163, G 107,

272, H 454 et D 151 (cette dernière étant il est vrai sans doute un faux), ne furent pas davantage examinées. En fait M. Lejeune, qui ne put avoir un accès direct aux réserves où le matériel était conservé, dut se contenter d'examiner ce que les conservateurs d'alors lui présentèrent.

Une autre occasion manquée, pour d'autres raisons, fut le voyage que celui qui succéda à C. Pauli à la tête de l'entreprise du *CIE* à la mort de celui-ci, en 1901, O. A. Danielsson, fit à Paris en 1909. Ce voyage permit au savant suédois d'examiner une bonne partie des inscriptions du Louvre. Mais les résultats en restèrent pratiquement inconnus, cet examen n'ayant pas donné lieu à publication. On peut même dire que ce voyage demeura ignoré des étruscologues avant que, par leur ouvrage *Etruscan Inscriptions from the Collections of Olof August Danielsson: addenda to CIE II, 1, 4*, en 2003, Charlotte et Örjan Wikander ne révèlent l'importance du fonds d'archives laissé par Danielsson à Uppsala et à Stockholm. Or l'intérêt de cette documentation est considérable pour les inscriptions étrusques du Louvre. Le carnet de voyage rédigé par le professeur d'Uppsala, les estampages et calques qu'il prit alors des documents montre qu'il étudia bien d'autres inscriptions que celles qui avaient été publiées dans le volume du *CIE* paru en 1902, y compris certaines qui n'avaient pas été alors prises en considération dans la littérature scientifique en général. Il rectifia alors des lectures erronées qui avaient été données antérieurement, y compris dans le volume du *CIE* dont il avait partagé la responsabilité avec Pauli. Qui plus est, les notes qu'il prit alors montrent que l'état des documents lorsqu'il les vit en 1909 était dans certains cas bien meilleur qu'il ne l'est aujourd'hui – ou qu'il ne l'était déjà en 2002 quand le catalogue des urnes fut publié.

L'apport de ce fonds Danielsson, que nous avons pu examiner au cours du mois d'août 2012, sera étudié dans le cadre du séminaire de l'année 2012-2013.